4ème ANNEE—No 2. LE NUMERO, 10 CTS, SAMEDI, 15 AVRIL 1905.

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT
UN AN - $2.00
SIX MOIS - - 1.00
Strictement payable d'avance.

REDACTION et ADMINISTRATION
80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :
Un an - - Quinze francs
Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.



...SOMMAIRE...

4ème ANNÉE—No. 2 LE NUMERO, 10 CTS SAMEDI, LE 15 AVRIL 1905

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ieme samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	REDACTION et ADMINISTRATION	A L'ETRANGER :
UN AN - $2.00	80, Rue Saint-Gabriel, Montréal.	Un an - - Quinze francs
SIX MOIS - - - 1.00	TEL. BELL MAIN 999	Six mois - - - 7 frs
Strictement payable d'avance.		Strictement payable d'avance.

Le Sourire de Sainte Madeleine

Ciel blanc, sol blanc, rocs blancs, désolations blanches;
Il neige ; les flocons effacent le chemin.
Des âmes d'oiseaux morts doivent monter des branches.
Le pèlerin trébuche, un bâton dans sa main.

La bise entre en huant par les trous de ses loques;
Qu'il a froid ! Son dos saigne et ses yeux sont gelés.
Et le givre, qui met au bois des pendeloques,
Lui fleurit les cheveux de glaçons étoilés.

"Qu'avez-vous fait, Seigneur, de la bonne lumière?
Qu'avez-vous fait, dit-il, du soleil tendre et beau?
Si vous ne me rendez sa chaleur coutumière,
Je vais mourir avant de voir votre Tombeau !"

Mais sur la route blanche il trouve une étrangère :
Oh ! que ses yeux sont bleus et qu'ils ont de douceur !
Et, la voyant transie en sa robe légère,
Il lui dit : "Voulez-vous mon manteau, chère sœur ?"

La femme lui sourit, c'est sainte Madeleine
A qui le malheureux vient d'offrir ses haillons."
Et soudain le soleil rayonna sur la plaine :
Tous les flocons de neige étaient des papillons !

JEAN RAMEAU.

Jour de Paques



De Rome, hier matin, les cloches revenues,
Exhalent un concert glorieux dans les nues.

L'écho puissant qui flue et tombe de la tour,
Vient magnifier l'air et la terre à leur tour.

L'oiseau sanctifié par l'or des salves saintes,
Lui-même entonne un hymne aimable et las de plaintes,

Clame l'alléluia sur un air de chanson,
Dans l'arbre, au ras des prés, et parmi le buisson.

L'alouette, un motet au bec, s'est envolée ;
Le rossignol a salué l'aube emperlée

D'accents énamourés d'un amour plus brûlant,
Et comme lumineux d'un bonheur calme et lent.

Le printemps, né d'hier, allégrement frissonne
La nature frémit d'aise, et voici que sonne

Partout dans la cambagne, au cœur des vieux beffrois,
De l'altier campanile et du palais des rois,

Et de tous les fracas religieux des villes,
Des Paris aux Moscous, des Londres aux Sévilles,

Le frais appel pour l'alme célébration
De l'almissime jour de résurrection....

La colombe vole au sillon et l'agneau broute.
Dis-nous, Maria, qui tu rencontras en route ?

Le fleuve est d'or sous le soleil renouvelé,
C'est le Seigneur : "En Galilée il est allé !"

— Ah ! que le cœur n'est-il lavé dans l'or du fleuve,
Sanctifiée en l'or des cloches l'âme veuve !

Et que l'esprit n'est-il humble comme l'agneau,
Blanc comme la colombe en ce clair renouveau

Et que l'homme, jadis conscience introublée,
N'est-il en route encore pour la Galilée !

PAUL VERLAINE.

Le Miserere du Il Trovatore

On raconte que Verdi, le grand compositeur italien, lorsqu'il fit son chef d'œuvre, "Il Trovatore" s'arrêta subitement au moment de commencer le Miserere, ne trouvant pas à cet instant, des notes assez touchantes, assez mélancoliques pour rendre toute la douleur suppliante de cette prière.

Assis à son clavecin, dans la profondeur silencieuse de la nuit, son imagination le reporta aux jours tristes de sa jeunesse, aux douleurs qu'il endura, aux tortures qui avaient déchiré son cœur, et il essaya de faire revivre de ce passé douloureux, à l'aide de la musique, les plaintes, les gémissements qui remplissaient alors son âme.

Mais ces évocations se montraient rebelles sous les doigts du maître, et l'inspiration demeurait muette. L'une après l'autre, les modulations qui jaillirent de son cerveau d'artiste furent rejetées, car, le cœur n'en était pas touché, il les tenait pour insuffisantes à exprimer les émotions poignantes de la souffrance.

Désespéré de son insuccès devant l'interprétation du psaume de la douleur, Verdi interrompit sa composition et n'y voulut plus songer.

Un mois plus tard, le maëstro était appelé au chevet d'un ami mourant, un de ces amis qu'on aime à tant de titres divers, compagnons de notre vie, confidents de nos âmes et nos meilleurs soutiens aux jours de la désespérance.

A la vue de cet autre lui-même, foudroyé dans toute la vigueur et la beauté de son été, Verdi ressentit un choc si violent qu'il en fut comme terrassé.

Il voulut pleurer ; l'intensité de son chagrin était si forte qu'elle paralysait jusqu'aux larmes. Sa douleur, cependant, avait besoin de consolation, il allait lui-même succomber sous son étreinte.

Dans la pièce contigüe à la chambre du malade se trouvait un piano. Verdi courût à lui, et, s'asseyant devant le clavier, il traduisit sa peine en notes pleurantes et suppliantes.

Le sublime Miserere du "Trovatore" était trouvé.

Ceux, qui, agenouillés autour du lit du mourant écoutèrent ce chant sublime et douloureux, crurent entendre les sanglots de l'ange de la mort, et les recommandations suprêmes de l'âme, sur le point de paraître devant son Dieu, à la miséricorde infinie.

Et voilà comment fut composé le "Miserere" du "Trovatore", une des plus belles et des plus touchantes pages que le génie musical ait conçues. . . . .

FRANCOISE.

Le Stabat Mater

Le "Stabat Mater" est de toutes les compositions de la poésie liturgique la plus populaire et la plus émouvante. C'est, a dit Montalembert : "le plus beau chant qu'ait inspiré la plus pure et la plus touchante de toutes les douleurs". On se sent ému, attendri jusqu'au fond de l'âme lorsqu'on entend tomber comme des larmes, ces strophes si simples dans leur latin sonore,

Le "Stabat Mater" que les italiens ont si poétiquement nommé "il Pianto di Maria" : les pleurs de Marie, est, suivant l'expression d'un maître en esthétique, "un des plus superbes chants d'agonie, où règne un abattement morne avec des élans passionnés. C'est le poignant récit des tristes souffrances d'une mère". Lorsqu'on l'entend dans une église, on dirait que la majestueuse voix de l'orgue est entrecoupée de sanglots et que les anges pleurent sur la "Reine des Cieux".

Aucune autre religion que la nôtre n'a fourni à la musique et à la poésie un thème pareil au "Stabat Mater". Les incomparables douleurs de la Vierge au pied de la croix appellent toute la puissance de l'harmonie et des plus pures inspirations poétiques. C'est, comme on l'a dit, "le plus sublime effort de l'art". Malgré notre incompétence en musique, citons, parmi les "Stabat". les plus célèbres, celui de Rossini, celui de Haendel et enfin le Stabat de Pergolèse, considéré comme un chef d'œuvre.

On a parfois attribué le "Stabat Mater" au pape Innocent III, mais il est à peu près certain, comme l'a démontré Ozanam, dans ses "poètes franciscains", que la gloire d'avoir composé cette si touchante Séquence appartient au Bienheureux Jacopone de Todi, de l'Ordre de Saint-François.

C'est une vie bien extraordinaire que celle de ce poète ascétique, mort en odeur de sainteté. Né à Todi, en Ombrie, d'une famille noble, Jacopone, appelé avant sa profession religieuse Jacopo de Benetti, était un jurisconsulte et avocat renommé, contemporain et ami de Dante.

Avant de s'éprendre de la sainte folie de la croix, il aima le monde et ses plaisirs. Marié à une femme de rare beauté, qui était un ange de vertu, il l'obligea à assister à des jeux publics. La jeune épouse prit place sur une estrade couverte de nobles femmes, pour jouir de la fête et en faire le plus aimable ornement. Tout à coup l'estrade s'écroule. Au bruit des madriers qui se brisent et des cris qui éclatent, Jacques se précipite, reconnaît sa femme parmi les victimes, l'enlève encore palpitante, et veut la délivrer de ses vêtements. Mais elle, d'une main pudique, repoussait les efforts de son mari, jusqu'à ce que, l'ayant portée dans un lieu retiré, il pût la découvrir enfin. Sous les riches tissus qu'elle portait il aperçut un cilice : au même instant, la mourante rendit le dernier soupir.

Frappé comme d'un coup de foudre, il sentit son cœur entièrement changé. Suivant les inspirations de son repentir, il distribua ses biens aux pauvres, et s'adonna aux pratiques des austérités les plus effrayantes. Admis, après de longues épreuves, dans l'Ordre de Saint-François, il refusa d'être élevé au sacerdoce, voulant, par humilité, rester toute sa vie simple frère convers. Son ardente dévotion envers Notre-Seigneur et la Sainte Vierge lui a inspiré les poésies religieuses qui, avec ses héroïques vertus, ont immortalisé sa mémoire.

(Le "Rosaire" de St.-Hyacinthe).

Pelerinage Canadien a Lourdes

Le prix du passage $275.00, comprend les deux traversées d'aller et de retour, les chemins de fer, voitures, excursions telles que décrites au programme, les hôtels et les pourboires. Les billets océaniques étant valables pendant un an, les pèlerins pourront prolonger leur séjour en Europe. Pour quelques dollars de plus, on pourra ajouter au programme, une visite à l'exposition de Liège. On se charge, avec plaisir aux bureaux du "Journal de Françoise" de donner tous les renseignements aux dames et aux demoiselles qui auraient l'intention de faire le voyage.

L'EDUCATION D'UNE PRINCESSE
AU XVIIIEME SIECLE

(Suite)

Hélène aimait aussi beaucoup la lecture; mademoiselle de Choiseul et elle profitaient de leurs instants de loisir pour lire à haute voix, chacune à son tour. De la classe bleue, Hélène passa dans la classe blanche, où elle fut accueillie avec applaudissements ; elle reçut le ruban des mains de madame de Saint-Pierre, la première maîtresse de cette classe, et toutes les élèves vinrent ensuite lui donner l'accolade.

L'esprit et le caractère d'Hélène commencent à se développer d'une façon remarquable, elle ne pense plus à jouer de tours, elle devient sérieuse, le temps de sa première communion approche et elle s'y prépare avec beaucoup de conviction ainsi que ses amies, mesdemoiselles de Mortemart, de Châtillon, de Conflans, de Vaudreuil. Le grand jour arriva enfin après une longue retraite et les jeunes amies furent admises ensemble à la communion.

"Ce jour-là, dit Hélène, les pensionnaires ne sont point en habit d'uniforme, mais en robe blanche lamée ou brodée d'argent. La mienne était en moire rayée d'argent. Neuf jours après, on faisait offrande de sa robe à la sacristie. Nous pliâmes nos robes, nous primes à la sacristie de grands plats d'argent et à l'offrande, après l'évangile, nous fûmes à la suite l'une de l'autre poser notre don sur l'autel qui est à côté du choeur. Après la messe, nous fûmes dans notre nouvelle classe où l'on nous ôta nos rubans blancs pour nous en donner de rouges, et toute cette classe, nous embrassa et nous félicita".

Hélène ne dit pas pourquoi cette offrande de robes à la sacristie, c'était une assez singulière coutume et il serait curieux de connaître à quoi des robes d'une telle richesse étaient destinées.

Après la première communion, chaque élève était chargée de certains emplois dans la communauté, ceci avait pour but de les préparer à devenir de bonnes maitresses de maison. Ces charges ou emplois appelés obédiences étaient au nombre de neuf :
l'abbatiale ;
la sacristie ;
le parloir ;
l'apothicairerie ;
la lingerie ;
le réfectoire ;
la cuisine ;
la communauté ;
un certain nombre de sœurs converses les aidaient ou les surveillaient dans ce service, et nous voyons toutes ces jeunes filles, portant les plus grands noms de France, serrer le linge dans les armoires, mettre le couvert, additionner les livres de compte, raccommoder le linge, être de service à la porte, donner la quantité de sucre et de café pour la journée. Hélène nous donne les noms de quelques-unes de ses amies et leurs préférences dans ces genres de travaux. Mademoiselle de Voguë avait un talent particulier pour la cuisine, elle réussissait à merveille certains petits plats ; mesdemoiselles d'Uzès et de Boulainvilliers surveillaient le balayage des dortoirs sous la direction de madame de Bussy que les élèves surnommaient irrévérencieusement, "la mère Graillon" ; mademoiselle de Rohan-Guéménée allumait les lampes par les ordres de madame Royaume, surnommée "la mère des Lumières".

Hélène fut mise à l'abbatiale et s'acquitta de sa charge avec intelligence. Très leste, quand madame l'abbesse sonnait, elle arrivait toujours la première, très complaisante très prévenante, elle devinait avant que celle-ci eut parlé ce dont elle avait besoin, aussi se faisait-elle chérir davantage tous les jours.

Nous avons vu plus haut qu'Hélène aime à faire des portraits. Voici ceux qu'elle nous donne de ses compagnes à l'abbatiale :

Mademoiselle de Châtillon, surnommée Tatillon, quatorze ans, grave, pédante, fort jolie, mais un peu forte.

Mademoiselle de Mura, dite la précieuse, dix-huit ans, jolie, belle, même, de l'esprit, aimable, mais un peu prétentieuse.

Mademoiselle de Lauraguais, très jolie, tranquille, douce, peu d'esprit, se maria dans l'année, elle épousa le duc d'Aremberg.

Mademoiselle de Manicamp, sa sœur, laide, bonne, avec beaucoup d'esprit, violente, emportée.

Madame d'Avaux, née de Bourbonne, douze ans, elle venait de se marier, fort petite, un joli visage, bête mais bonne enfant.

Le mariage de cette enfant fut un événement au couvent.

Il était d'usage à l'Abbaye-aux-Bois de faire part soi-même de son mariage à ses compagnes et pour cette importante affaire, la jeune fiancée se faisait accompagner de sa meilleure amie. Mademoiselle de Bourbonne vint donc, conduite par mademoiselle de Châtillon faire part de son mariage avec M. le comte d'Avaux, fils de M. le marquis de Mesme. La jeune fiancée avait à peine douze ans, elle devait faire sa première communion huit jours après avoir annoncé son mariage, se marier huit jours plus tard et rentrer au couvent. Il n'en fallait pas davantage pour exciter la curiosité des pensionnaires, aussi accablèrent-elles de questions, cette pauvre enfant, qui n'était pas contente du tout de se marier, elle trouvait son fiancé laid et bien vieux, et comme il devait la venir voir le lendemain, ces demoiselles demandèrent à madame l'abbesse, la permission de se tenir dans l'appartе-

ment d'Orléans afin de voir le fiancé de leur amie quand il viendrait au parloir. Cette permission leur fut accordée, et après le départ du jeune comte, elles entourèrent mademoiselle de Bourbonne et lui dirent : "Ah ! tu avais bien raison de dire que ton mari est laid ; oh ! qu'il est laid ! Si j'étais de toi, je ne l'épouserais pas. Ah ! la malheureuse !"—Et elle de répondre : "Mais il faut bien que je l'épouse, puisque papa le veut, mais je ne l'aimerai jamais, c'est une chose sûre.".

Elle devint comtesse d'Avaux, comme nous l'avons vu, et ce qui l'amusait le plus dans son mariage, c'était d'être appelée : Madame. Souvent quand son mari venait pour la voir au parloir, elle refusait de le recevoir, et comme un jour, on insistait pour l'y faire aller, elle dit qu'elle était dans l'impossibilité de marcher, qu'elle s'était démis le pied.

Que penser de tels mariages et devons-nous nous étonner de la licence des mœurs à cette époque !

Hélène resta trois mois à l'abbatiale, ensuite elle passa à la sacristie, ce service lui plaisait moins ; son emploi était de plier les ornements, de les nettoyer et d'aider madame de St-Philippe à arranger l'église.

Mme de Rochechouart qui ne perdait pas de vue sa petite protégée, la faisait venir chez elle tous les soirs. Là se réunissait ce que la communauté comptait de femmes intelligentes et distinguées, quelques pensionnaires seulement y étaient admises. On y lisait les ouvrages nouveaux qui pouvaient être lus sans inconvénients devant des jeunes filles. On causait de tout ce qui survenait dans Paris, car ces dames passaient leur vie au parloir, où elles recevaient la meilleure compagnie, et ces demoiselles, les pensionnaires sortant beaucoup, on était au courant de tout. Les dames avaient toutes l'esprit cultivé et beaucoup de dignité de ton et de manières, c'était pour les jeunes filles qui avaient le privilège d'assister à ces réunions, une occasion précieuse de se former le goût, de développer leur esprit et de prendre le bon ton et les manières élégantes.

Après la sacristie, Hélène fut mise au dépôt ; cette obédience se composait d'une grande salle entièrement garnie de tiroirs pour les archives, d'une autre salle contenant la bibliothèque du dépôt, et d'une chambre où se tenaient les dépositaires. Il y avait au dépôt, quatre dames dépositaires, deux secrétaires six pensionnaires et deux sœurs converses. Ce qui déplaisait fort à Hélène dans cette obédience, c'est que les religieuses étaient "vieilles, grognons et sottes".

Madame de la Conception, dit Hélène, avait la manie de chanter des romances, je n'ai jamais entendu une voix plus nasillarde. Elle nous chantait tous les jours la romance de Judith, celle de Gabrielle de Vergy et plusieurs autres.

—Madame de St-Romuald, quatre-vingt ans, vieille grognon.

—Madame de St-Germain, soixante-quinze ans, vieille grognon aussi.

—Madame de St-Pavin, quarante-huit ans, ne parlant jamais, fort sournoise.

Madame de St-Romuald et madame de St-Germain étaient toute la journée en dispute, elles se trompaient toujours dans leurs calculs et elles mettaient tout cela sur le compte l'une de l'autre. C'était comique, dit Hélène, de les voir avec leurs lunettes, le nez dans de grands livres d'archives. Quelquefois pour nous amuser, elles nous montraient des choses curieuses : car on conservait au dépôt des lettres de la reine Blanche, d'Anne de Bretagne et de plusieurs autres reine de France à des abbesses du couvent ; des lettres de Guy de Laval à sa tante, abbesse de l'Abbaye-aux-Bois lorsqu'il était à l'armée pendant les troubles du règne de Charles XII ; il y est question de LaHire, de Dunois et de plusieurs autres grands personnages.

Ces jours-là, Hélène ne trouve pas ces dames trop grognons, car elle aime à s'instruire et s'intéresser à tout.

Du dépôt, elle entra au réfectoire où elle passa deux mois. Son emploi était d'aider à mettre le couvert, à servir les pensionnaires à table, à ranger les cristaux, les porcelaines, l'argenterie.

Après le réfectoire, ce fut le service de la porte. L'emploi consistait à accompagner la portière quand elle ouvrait la porte de clôture. C'était un exercice de tous les instants, les maîtres, les médecins, les directeurs entraient et sortaient toute la journée, Hélène trouva ce service très ennuyeux et fatigant et fut très heureuse de changer pour le service du tour, où elle fut mise quelque temps après. Il y avait là deux sœurs tourières et cinq pensionnaires. Le service consistait à sonner toutes les personnes que l'on demandait et chacune avait un timbre spécial, ceci l'amusait énormément. De ce service elle passa à celui de la communauté. Elle se trouva avec mademoiselle de Talleyrand jolie, aimable et fort aimée ; mademoiselle de Périgord, sa sœur, très jolie aussi ; mademoiselle de Duras, jolie et assez aimable et enfin mademoiselle de Spinola, méchante, gauche, mais très belle, toujours d'après Hélène.

(A suivre)

L'œuvre des Bibliothèques

L'année dernière, le "Journal de Françoise" a demandé à ses abonnés de contribuer à une œuvre très belle que nous voulions encourager et propager de tous nos moyens.

Nous voulons parler de la bibliothèque publique (section française) que madame de Varennes avait eu l'inspiration de fonder à Waterloo, dans les cantons de l'Est.

Notre appel ne fut pas fait en vain. De tous côtés, voire des Etats Unis et d'Europe, sont venus des dons généreux permettant à notre vaillante concitoyenne de doter la ville de Waterloo d'une quantité considérable de livres français. **Ils resteront à son honneur et à celui des Canadiens qui ont a cœur le**

développement intellectuel de leur nationalité.

L'œuvre de madame de Varennes étant aujourd'hui assez florissante pour n'avoir plus besoin de notre entremise, nous pouvons disposer de toute notre aide en faveur d'une bibliothèque que désire fonder à Saint Jean (P.Q.) un groupe de jeunes filles, réunies sous le nom d'Association des Enfants de Marie.

Mlle Cartier, la présidente, connaissant notre désir ardent de répandre et d'encourager l'Oeuvre des Bibliothèques, vient de s'adresser à nous, afin de solliciter le concours de notre publicité. Et nous nous empressons de le lui donner tout entier, aussi prompt, aussi efficace, espérons-le, que possible.

Comme à toute organisation, il faut une tête dirigeante, et c'est mademoiselle Angéline Cartier, la présidente de l'Association des jeunes filles, qui est tout indiquée pour recevoir les dons en livres qui seront faits à la bibliothèque de Saint-Jean.

Ce projet a, d'ailleurs, hâtons-nous de l'ajouter, reçu l'autorisation ecclésiastique, et l'approbation de tous. Nous lui donnons, pour notre part, notre sincère admiration, en même temps que nous mettons à sa disposition les colonnes de notre journal.

Si toutes les personnes, sous les yeux desquelles cet article tombera envoyaient un livre, la bibliothèque des jeunes filles de Saint-Jean serait bientôt fondée et en très large voie de prospérité.

Nous croyons qu'il en sera ainsi. Qui n'a dans sa bibliothèque un livre dont il peut disposer ? Nous réclamons aujourd'hui ce livre en faveur de l'œuvre de la bibliothèque de Saint-Jean.

Tout envoi pourra donc être adressé à Mlle A. Cartier, Saint-Jean, P.Q., ou aux bureaux du "Journal de Françoise", d'où nous nous chargeons de faire parvenir les livres à destination.

Ne refusons pas notre concours à tout ce qui peut aider à l'ennoblissement moral, à l'agrandissement intellectuel des nôtres.

Paraphrase du Sonnet de Sainte-Therese

A JESU CRUCIFICADO

Ce qui fait, ô mon Dieu, que mon âme s'élance
Ardemment jusqu'à toi...sans cesse...chaque jour...
Non, j'ose l'affirmer, ce n'est pas l'espérance
De l'éternel bonheur promis à notre amour.

Ce qui fait que je crains d'oublier ta défense,
D'errer sur mon sentier en un fatal détour,
De commettre envers toi la plus légère offence,
Ce n'est point la frayeur de l'infernal séjour.

Non, non, c'est de te voir, l'œil mourant, le front blême,
Attaché sur ta croix, buvant le fiel amer,
Le corps ensanglanté transpercé par le fer.

Oh! mortelle agonie! Oh! dévouement suprême!
Je te craindrais, mon Dieu, sans la peur de l'enfer,
Et sans ton paradis, je t'aimerais de même.

Xavier Marmier.

Les livres, quand ils sont bons, sont des amis et des conseillers, des charmeurs aux heures d'ennui, des consolateurs aux jours d'épreuve. Ils font œuvre d'éducation et d'assainissement, et il serait à désirer que toute ville, tout village, tout hameau eût sa bibliothèque publique.

En attendant la réalisation de ce beau rêve, mesdames et messieurs un livre, s'il vous plaît, pour la bibliothèque de Saint-Jean.

FRANÇOISE

Quel superbe étalage à Mille-Fleurs! On dirait d'une féerie. Allez y pour le plaisir des yeux.

PREMIER AVEUGLE. — Dites donc, cher confrère, connaissez-vous cette charitable dame qui vient de vous donner dix sous?

DEUXIEME AVEUGLE. — De vue.... seulement.

Correspondance

(Nous sollicitons respectueusement le pardon de la digne épistolière dont nous livrons ici la lettre tou haute à nos lecteurs. Cette indiscrétion étant encore le meilleur moyen de faire connaître les bonnes œuvres auxquel es notre correspondante s'intéresse, nous espérons qu'en faveur du "bien à faire", elle ne nous tiendra pas rigueur de cette publicité.—Note de rédaction.)

Ma chère Directrice,

Mme Paul Hamill, à qui toutes les communications relatives à l'association de Couture, dont elle est la secrétaire, doivent être adressées, devant quitter son appartement au printemps pour se rendre à la campagne, je serai bien heureuse jusqu'à nouvel ordre de fournir à nos dames canadiennes-françaises, qui veulent bien s'intéresser à l'œuvre, toutes les informations voulues.

En ce moment, je suis à rédiger des circulaires donnant toutes les explications nécessaires, et que je ferai distribuer. Les directrices, c.-a.-d. celles qui s'associent dix dames fournissant chacune deux vêtements ou objets de lingerie par année, sont censées recevoir chez elles les paquets des dix associées et les garder jusqu'à ce que la secrétaire, les invitant pour l'assemblée annuelle, leur envoie en même temps l'adresse à laquelle elles doivent envoyer les effets. L'idée est d'éviter pour le moment les frais d'un bureau. Au mois de novembre ou décembre, nous obtiendrons pour deux ou trois jours l'usage gratuit d'une grande salle. La distribution des effets se fera immédiatement aux institutions selon les notes donnés par la directrice et les membres, car chacune d'entre nous a le droit d'inscrire sur son paquet, l'institution où elle désire que les vêtements soient envoyés.

Puisque vous êtes si bonne de me dire que vous et votre revue vous intéressez aux œuvres de charité, permettez-moi de vous dire un mot de l'œuvre qui me touche le plus au cœur, celle de l'Hôpital Notre-Dame, dont vous êtes une des dames patronnesses. Sa Grandeur Monseigneur Bruchési a bien voulu nous encourager à organiser dans chaque paroisse des quêtes, dans les églises, au bénéfice de l'hôpital. A cet effet et pour prouver aux pasteurs et aux fidèles combien nous avons droit à leurs sympathies, nous avons publié un tableau indiquant le nombre de malades internés ou soignés à l'hôpital depuis cinq ans. Le diocèse de
car chacune d'entre nous a le droit
Montréal, en dehors de la ville et de la banlieue a fourni 5,850 malades ; celui de St-Hyacinthe, 1,830 ; Valleyfield, 920 ; Sherbrooke, 153; Joliette, 1,179 ; Québec, 217 ; Trois-Rivières, 230 ; Nicolet, 303 ; Rimouski, 63 ; Chicoutimi, 44 ; Ottawa et Pembrooke, 434.

Vous verrez par le tableau que je vous envoie qu'il nous est arrivé des malades de toutes les parties de la province et de tous les diocèses.

Vous savez encore, peut-être, que les dames patronnesses ont entrepris de meubler l'hôpital des Contagieux aussi bien que, plus tard, le nouvel hôpital Notre-Dame. Nous avons déjà en banque un certain montant, mais il nous faut tant et tant de lingerie que j'ai pensé que cette Association de Couture fournirait chaque année une grande partie du linge nécessaire aux malades, tout en faisant bénéficier d'autres œuvres selon leurs besoins et les sympathies des membres.

Je ne sais si vous avez eu des nouvelles de nos vaillantes jeunes filles, Mlles de Beaujeu et Anctil. Elles nous reviennent bientôt pour fonder au couvent de la Congrégation une école ménagère, ou plutôt, former des maîtresses d'écoles ménagères.

La Ligue Anti-Tuberculeuse devrait aussi attirer toutes nos sympathies. Le dispensaire que la Ligue vient d'ouvrir au No 691 rue Dorchester fait déjà beaucoup de bien parmi la classe pauvre. Trois fois par semaine des médecins français et anglais se tiennent à la disposition des malades pauvres. Nous voudrions à l'exemple des dispensaires du Dr Calmette, de Lille, faire une œuvre préventive en instruisant le peuple, en vulgarisant la connaissance des mesures préventives que réclame la lutte contre la tuberculose.

L'office central de la Charité, 98 rue Bleury, aide la Ligue par ses visites aux nécessiteux et leur distribue des secours tout en rendant plus efficace et plus sûr l'exercice de la charité privée.

Il y a bien longtemps que je désirais vous parler de toutes ces œuvres, mais le temps et l'occasion me manquaient. Un repos forcé à la maison me permet de venir causer avec vous et vous dire tout le bien que votre journal peut faire en ajoutant à l'intérêt littéraire celui du bien à faire. La vraie charité, c'est de faire le bien sans ostentation, mais il faut savoir se laisser guider et guider à son tour sans y mettre de personnalité, ce qui aux yeux de Dieu nous ôterait tout mérite. C'est vous dire que vous me ferez plaisir en ne mentionnant pas mon nom.

Je n'ai plus qu'à vous remercier de nouveau pour la publicité que vous voulez bien donner à nos œuvres.

Veuillez me croire, chère Directrice,
Votre bien sincère et dévouée
L. THIBAUDEAU.

Petite Fete Litteraire

Tout ce que Montréal compte de "gens de lettre" s'était donné rendez-vous, mercredi le 29 du mois dernier, pour la réunion mensuelle de l'alliance française. La conférence donnée par Mademoiselle M.-L. Milhau, professeur au Royal McGill Collège, était un sujet attirant: les jeunes poètes canadiens. Dans l'assistance, il y en avait bon nombre de nos jeunes poètes canadiens, et c'était plaisir d'apercevoir sur leur physionomie un certain air d'anxiété trahissant leur pensée du moment : que dira-t-elle bien de moi?

Ce qu'elle a dit de chacun, Mademoiselle Milhau, ma foi, du bien et du mal. Et cela avec tant de bon sens, de justesse, de sincérité, de sympathie que nous ne pouvons que la féliciter de son beau travail et la remercier d'avoir fait une critique judicieuse de l'œuvre poétique canadienne de ces dernières années.

C'est dans les "Soirées du Château Ramesay" publié en 1900, que la conférencière a choisi tout d'abord ses poètes, puis elle a continué son étude par quelques ouvrages parus depuis lors, tels que : "Voix étranges" de M. Roy, "Femmes rêvées" d'Albert Ferland, "Franges d'autel" de Serge Uzène, "Emile Nelligan et son œuvre" "Cœur et homme de cœur" d'Antonio Pelletier, "Fleurettes Canadiennes" de M. Oswald Mayrand.

Mademoiselle Milhau a divisé son sujet en quatre parties, la poésie sentimentale, la poésie descriptive, la poésie historique, la poésie philosophique. Elle a refusé d'analyser—avec infiniment de raison, du reste—un cinquième genre, la poésie de circonstance, celle qui chante sur le même ton toujours, les naissances, les mariages, les entrées au noviciat les anniversaires, voire aussi... les enterrements de vie de garçon, comme a ajouté tout bas, piteusement, un jeune littérateur présent à la conférence, en avouant, le malheureux, avoir fait de ces vers plus souvent qu'à son tour.

L'espace qui nous est réservé ne nous permet point de donner un compte rendu complet de l'appréciation de la conférencière sur cha-

cun des genres particuliers ci-haut dénommés. Nous dirons seulement que dans la poésie sentimentale des jeunes poètes canadiens, où il manque tant d'amour et de passion, c'est encore M. Albert Lozeau qui a su dans les beaux vers intitulés "l'Impression", mettre le plus de sentiments puissants et forts.

La poésie descriptive désappointe. Nos jeunes poètes semblent ignorer les beautés et les richesses de notre nature canadienne. Tout de même, Messieurs Gill, G. Désaulniers et Lucien Régnier ont écrit en ce genre des vers de belle facture et de haute inspiration.

La conférencière reproche aux jeunes poètes de ne pas assez cultiver la poésie historique. La "Patrie" de M. Albert Ferland, pleine de sentiments patriotiques a été très favorablement mise en lumière par la façon gracieuse dont mademoiselle Milhau dit les vers.

Quant à la poésie philosophique, c'est celle-là qui a le plus attiré nos jeunes poètes. M. Chs. Gill, dans "Les Cloches", "les Etoiles", "la Nuit de Noël" a supérieurement illustré ce genre. "L'inconséquence" d'Albert Lozeau, publié dans le "Journal de Françoise" (No du 4 janvier 1904), mérite d'être signalé.

Mademoiselle Milhau a déclaré que des ecclésiastiques publiant des vers dans nos revues canadiennes, feraient mieux d'écrire tout simplement en prose, puisque leur poésie n'est pas autre chose... Nous pensons que Mademoiselle Milhau donne de l'aile. Nous ne connaissons qu'un ecclésiastique qui, dans l'une de nos revues, publie parfois quelques strophes, et nous sommes autorisés à croire que cet ecclésiastique n'est pas un Canadien.

En somme, cette conférence a été un succès entier pour Mademoiselle Milhau qui s'est fait connaître conférencière habile, diseuse exquise, critique consciencieuse. Cette conférence a été un succès encore pour nos jeunes poètes qui ont eu l'avantage de l'entendre dire que s'ils ne sont pas des grands poètes ce n'est pas le talent qui leur fait défaut mais la persévérance au travail, une critique saine et éclairée. Quant à la revue qui publierait leurs meilleurs œuvres et s'appliquerait à faire fructifier davantage leurs talents, que ne choisit-on le "Journal de Françoise" ? (avec la permission de madame la directrice, bien entendu) Ce journal est tout fondé, est admis dans la bibliothèque des plus lettrés, et saurait trouver les juges compétents pour donner à l'heure convenable la sage critique appelée à faire tant de bien.

Nous terminons en formulant un regret. Il est malheureux que d'autres jeunes poètes connus, n'aient pas remis leurs manuscrits à mademoiselle Milhau. Elle aurait donné aux poésies d'Albert Millette, de Réné Charbonneau, de Estienne Gauthier, aux ballades de Louis-Joseph Doucet, toute l'attention et l'intérêt qu'elle a témoignés aux œuvres de ceux-là qu'elle a si bien jugés. Ils auraient ainsi bénéficié de ces conseils judicieux et désintéressés, et le public aurait été heureux de les mieux connaître.

GILBERTE.

Le Salon Canadien

Un préambule est inutile : tout le monde sait où cela se trouve, tout le monde sait qu'on y expose des tableaux. Les artistes anglais sont très nombreux, si nombreux même, qu'on a pris l'habitude d'être un peu sceptique quand on entend parler d'artistes canadiens. Comme je ne vous connais pas, Monsieur, je vais vous dire sans ménagement que vous avez tort. Tenez, regardez ces "Neiges de l'été", l'inspiration la plus poétique du Salon, n'est-ce pas bien joli ? Il y a, dans ce coin d'étang, dans ce parfum de nénuphar, dans la tranquillité sans ride de cette eau, tout un rêve d'apaisement. Il ne faut pas beaucoup d'imagination pour se sentir un moment en vacance. M. Gill s'est laissé dire, l'autre jour, qu'il était un poète philosophe et mélancolique : philosophe, je le crois, puisqu'on l'a dit ; mélancolique, je le vois, car j'en ai la preuve sous les yeux. Et ceux qui me reprocheront de deviner trop de choses dans ces nénuphars, qu'ils aillent voir le peintre ; celui-ci leur en contera bien d'autres.

M. Beau a des petits portraits que je lui avouerai ne pas aimer, ils sont raides et peu élégants. M. Beau traite mieux le grand portrait. Mais il y a ici, un "Pique-nique" ensoleillé, un de ces pique-niques du bas de la montagne, sous les jeunes arbres, qui est tout plein des chaleurs de juillet. Et puis cet "Etang" où des petits garçons s'apprêtent à se baigner a l'air divinement frais et pur. Rien de bon comme cette eau qui ondule sous ce petit bois. La couleur rose des bambins, sur la rive, anime heureusement le feuillage vert.

M. Dyonnet s'est trompé en peignant l'eau des lacs des Laurentides, il l'a faite de plomb, et pourtant, n'est-elle pas limpide et sombre d'ordinaire ? Je ne sais si je ne m'abuse, mais les nuages gris et pesants qui s'accrochent aux montagnes sont beaucoup mieux rendus. "Paysage italien" avec son ciel doré, son atmosphère chaude et pure, est une bonne toile. M. Dyonnet encore fait preuve de talent dans son étude de tête, "l'Homme lisant" ; mais je ne crois pas cependant qu'il lise : il pense, il songe, ses yeux ne me semblent pas dirigés sur le livre.

M. Delfosse qui peint notre bas de fleuve et nos montagnes, et qui a eu son salon particulier dernièrement, n'a envoyé qu'une "Malbaie". Quelqu'un qui n'y est jamais allé ne serait pas beaucoup plus avancé. Car, en définitive, cela peut se passer n'importe où : c'est une lune, du bleu, un promontoire là-bas, et un promontoire ici. J'appelle plutôt cela un tableau de genre ; j'ai vu beaucoup mieux de l'auteur.

M. Larose expose une figure de garçon que je soupçonne être son petit bonhomme d'enfant. Il a l'air — comme on l'a déjà dit — "crevant de santé" et de vérité. Je n'aime pas l'expression ; mais elle dit bien ce qu'elle veut dire.

"Tireuse de carte" de M. Franchère est quelque chose de charmant. Cette jeune fille découvre, dans son jeu de cartes, des choses, des choses ineffables.

On paierait n'importe quoi pour ne pas voir que le dos des cartes.

"Mer démontée" de M. Fabien est en effet, bien démontée ! Sans doute, le "Chemin de l'Eglise, Verrès l'Abbaye" est un joli chemin, quoique à droite et à gauche on ne voit que des murs, et au bout, des arbres ; oui, c'est un bien joli passage, mais M. Paradis eut été fort avisé d'y glisser au moins un être vivant

"Vieille femme lisant" de M. Gagnon est tout à fait bien. Une après midi ensoleillée ; une fenêtre ouverte au milieu des branches pleines de feuilles ; une vieille qui lit, dans un vieux livre, de vieilles prières. On entendrait voler une mouche.

M. St-Charles expose un bon grand portrait de son frère et trois études de jeunes filles dont une est convalescente : il le dit lui-même.

Parmi les aquarellistes voici M. Brodeur, avec sa chapelle de l'Hôtel-Dieu, blanche et jaune ; et M. Chavignaud, dont le "Bateau de canal" est remarquable par la vive sensation qu'il donne de l'orage qui approche, de la pesanteur de l'air, de

la lourdeur des voiles, du calme des eaux. Ce petit tableau est coûteux; les bijoux se vendent cher.

J'avais donc raison de vous dire que les Canadiens ont autant de talent que les autres. Et j'oubliais de vous parler de la "Jeanne d'Arc" de M. Barré. Il y a du relief dans ce dessin, beaucoup de vigueur de crayon. Jeanne surtout est bien conçue ; pourtant elle devrait être plus belle de traits !

Maintenant que nous avons parlé de peintres canadiens dans la langue de Bossuet, parlons d'artistes anglais dans l'idiome — non, non pas de Shakespeare — dans l'idiome où j'ai parlé jusqu'ici. Je ne puis omettre M. Cullen dont la toile "Travail" est vraiment forte. Le travail triste des soirs d'automne dans l'atmosphère impure de la grande cité. M. Brymner non plus ne me pardonnerait pas d'oublier son beau "Vieux" si vivant, si gouailleur, son habitant qui fume sa pipe. Il aurait fallu mettre au bas de son cadre quelques "vers-habitants" du Dr Drummond, comme M. Harris a fait, en écrivant cette citation de Burns au-dessous d'une excellente étude de jeune fille :

A thought ungentle canna be
The thought o' Mary Morrison.

Enfin, les admirateurs de Mlle Muntz m'en voudraient à jamais de ne leur pas dire que j'ai trouvé simplement ravissante sa "tête d'enfant" pensive, à cheveux blonds abandonnés au vent. Je me demande toujours où Mlle Muntz a trouvé son pinceau.

Et puis des peintures, il y en a encore et encore ; on y voit du gris, du vert, et pas beaucoup de bleu. Nos artistes sont mélancoliques Personne d'entre eux n'a osé faire un grand ciel inaltérablement bleu; si, un seul, et encore est-ce la seconde fois que l'en expose sa toile. Tous les cieux sont gris : c'est la grippe, sans doute, qui est cause de cela.

PIERRE BOUCHER.

Chronique Mondaine

Parmi les salons de modes nombreux dont Montréal s'énorgueillit, citons au premier rang, MILLE-FLEURS, où le soleil du printemps a fait éclore les plus ravissantes fragilités.

J'y suis entrée, l'autre jour, attirée par la mine coquette et brillante de l'étalage, et vrai, pour un moment, j'ai cru à une féerie. Il y avait tant de fleurs, d'ailes, de plumes, de rubans aux couleurs vives et heurtées que cela ressemblait à un décor de rêve. Jamais je ne pourrai vous dire les richesses d'élégance et de bon goût contenues à Mille-Fleurs. Vous savez qu'il faut un art consommé pour rester dans la note juste qui sépare l'élégance distinguée de l'excentricité. Eh bien! on l'a saisie à Mille-Fleurs. Il y a là des harmonies de nuances, des mariages de couleurs qu'on aurait crues disparates, qui forment les plus adorables fantaisies qui puissent jaillir des doigts habiles des jeunes modistes de cet établissement.

Je me suis amusée à passer en revue les chapeaux printaniers. Ils sont exquis. On fera fête surtout aux petites formes dépassant à peine la ligne mousseuse des cheveux. Les marquis, les tricornes, les toques, les Watteau aux bords arrondis s'offrent au plaisir de vos regards. Ils sont en pailles anglaises et en pailles crins dans les nuances mordorées. Pour les garnir, ce sont des roses de tons graduées, des rubans peints, des torsades de tulle, etc ; beaucoup de rouge parfois comme pour les éclairer. Je ne dois pas oublier les capelines d'enfants, rêves de fraîcheur et de beauté idéale...

Point nécessaire d'être prophète pour prédire que Mille-Fleurs devient rapidement le rendez-vous de toutes les élégantes et donne le ton et le goût à nos plus belles mondaines.

JAQUELINE.

Comment se font les Mariages

Madame Gabriel Lansac prie M. Guy St-Luc de lui faire l'honneur de venir passer la soirée chez elle, le mercredi, 27 janvier, 1905. On dansera.

R.S.V.P.

Montréal, 1er février 1905.

Cher Monsieur Saint-Luc,

Faites-nous donc le plaisir, à mon mari et à moi, de venir prendre le dîner avec nous mardi le trois février à sept heures. Ce sera tout-à-fait sans cérémonie. C'est entendu n'est-ce pas ?

Votre bien dévouée,

AMELIA LANSAC.

Cher monsieur Saint-Luc,

Maman me charge de vous demander si vous n'accepteriez pas de venir au théâtre des Nouveautés, avec nous demain soir. Nous avons une loge et nous vous réservons une très bonne place.

Bien à vous,

THERESE LANSAC.

Montréal, 14 février 1905.

Cher monsieur G...

Venez donc prendre une tasse de thé avec moi, à cinq heures, aujourd'hui ; nous causerons ; j'ai beaucoup de choses à vous dire. Je vous attends sans faute.

Votre petite amie,

THERESE.

Montréal, 22 février, 1905.

Cher ami,

La température est tellement maussade qu'elle m'a donné le spleen toute la journée. Ne voulez-vous pas m'aider à chasser le diable bleu en venant passer la soirée avec moi aujourd'hui ? J'ai grande hâte de vous voir.

Tout à vous,

THERESE.

Montréal, 5 mars, 1905.

Mon bien cher ami,

Je vous envoie par le commissionnaire, le livre dont je vous ai parlé hier. Vous pouvez le garder aussi longtemps que vous le voudrez, mais, je suis curieuse, tout de même de connaître votre opinion sur cet auteur. Venez donc ce soir, nous discuterons le roman. Pour ma part, je trouve le héros du livre un peu sceptique sur le chapitre de l'amour. S'il est réellement vécu, il devrait savoir que l'amour est un

sentiment qu'on ne peut contrôler et que de tous les sentiments, c'est le plus beau et le plus humain. J'ai hâte de connaître votre opinion à ce sujet. A ce soir.

Toute vôtre,
THERESE.

Montréal, 23 mars, 1905.

Mon cher aimé,

J'ai annoncé, ce matin, à mon amie Lucille que notre mariage était fixé pour le mardi de Pâques, 25 avril. Vraiment, il me semblait que c'était un crime de lèse-amitié, que de laisser ma meilleure amie dans l'ignorance de cet événement. Elle a été bien surprise, je vous l'assure. En effet, tout cela a été très prompt. Quand je pense que je ne vous connaissais presque pas il y a deux mois à peine, et que nous voilà sur le point d'être unis l'un à l'autre ! Et cela, sans m'en douter, sans que je n'aie rien fait pour m'attirer une pareille surprise. Oui, macher Guy, il y a une destinée, une destinée qui arrange tout pour nous sans qu'on l'aide seulement du bout du doigt...

Ici, le courage, manquant à l'historienne, la lecture de cette correspondance n'est pas poursuivie plus loin.

CIGARETTE.

Claudius Lavergne

A SA FIANCEE

31 août 1844.

Nous avons été bien ingénieux sans nous en douter, ma chère Julie; cette prière que nous commencerons ensemble aujourd'hui se terminera précisément le jour de la Nativité, l'une des plus aimables fêtes de la sainte Vierge. M. Desgenettes, mon vieil ami, m'a promis ce matin, de consacrer notre intention en disant la messe à Notre-Dame-des-Victoires ; nous sommes certains d'être bien accueillis après la recommendation de ce saint homme.

Il m'a été bien doux, Julie, de voir l'empressement avec lequel vous avez accepté le rendez-vous qui rapprochera nos âmes tous les soirs.

Nous étions déjà sous la garde de Dieu, puisque nous nous aimons comme si c'était depuis longtemps. Mais il était juste de faire un acte de reconnaissance et de poser nos lèvres sur la main qui nous a rapprochés et qui nous soutiendra... Vous pouvez me croire, Julie, j'en ai la confiance et connais parfaitement cette main-là ; depuis l'âge de dix-huit ans, j'ai appris à la distinguer et à obéir à ses impulsions. J'étais seul à Paris, elle m'amenait des amis tels que le Père Lacordaire, afin que les bonnes traditions transmises par ma seconde et excellente mère que je venais de perdre, ne fussent pas effacées. Je me suis trouvé un instant dans un isolement presque absolu, ce qui est un bien grand danger, même pour les meilleures natures. Mais, à ce moment-là, la Providence m'a environné d'une barrière qui devait à la fois m'emprisonner et me défendre ; c'était une phalange de soixante-dix pauvres familles qui appelait toute ma sollicitude et utilisait tous mes loisirs. Il fallait du pain pour les ouvriers malades et sans travail, du bois, des couvertures pendant l'hiver, implorer la bienfaisance royale en faveur des veuves ; les vieillards voulaient des consultations, des histoires et des poignées de main, et plus de cent enfants devenaient à "première vue" les amis intimes du petit commissaire de charité.

C'est au milieu de cette garde d'honneur que j'ai passé les années difficiles de la première jeunesse, et, à part les sentiments que la charité doit inspirer pour les pauvres et pour aller au-devant de votre cœur, je consens à vous associer à la reconnaissance infinie que je leur garderai toujours.

CLAUDIUS LAVERGNE.

A Travers les Livres

("Choses d'autrefois" par Ernest Gagnon Typ. Dussault et Proulx, Québec.

L'on a déjà dit que les poètes, quand ils écrivent en prose, y mêlent toujours un peu de leur poésie. Il n'est donc pas étonnant que les artistes comme M. Gagnon, lors même qu'ils écrivent sur un papier autre que le papier à musique, sachent encore faire usage de l'harmonie.

J'en ai la preuve à chaque page dans "Choses d'Autrefois". Le titre même de l'œuvre redit la mélodie du souvenir de "ces vieux airs qu'on chantait à quinze ans", et au profit desquels nous éprouvons un plaisir mêlé de tristesse à évoquer les rhytmes mélancolisants.

Ce livre, qui a reçu bon accueil du public, et à qui le nom de l'auteur suffit à donner une valeur considérable, restera pour le cœur de tout vrai Québecquois, un breviaire précieux. Quant à moi, je trouve en outre, dans l'envoi gracieux que m'en a fait son auteur, une allusion inestimable à l'amitié sincère et forte qui m'unit, depuis mes années de pension au vieux monastère, à des membres très chers de sa famille.

"Choses d'Autrefois" ont l'heur de faire revivre le passé en l'associant au présent ; c'est assez dire que le livre est et restera d'une agréable actualité. L'œuvre indique ce que nous savions déjà de son auteur, qu'elle est écrite par un noble cœur, une imagination charmante et un esprit élevé.

FRANÇOISE.



Les lettres canadiennes viennent de subir une perte douloureuse dans la personne de M. le capitaine Chartrand, décédé à Kingston, le 2 avril dernier.

C'est un écrivain de valeur qui disparaît, jeune encore, l'esprit plein de projets littéraires que l'impitoyable mort ne lui a pas laissé le temps de réaliser. Ses articles et ses livres, écrits dans un style prime-sautier et pur, ont su, par la richesse des idées et la diversité des sujets, intéresser les lecteurs tout en les délassant.

"Voyage autour de ma tente" et "Souvenirs de Saint-Maixent", pour ne citer que ces deux œuvres, resteront longtemps pour rappeler aux jeunes générations le nom et le talent de l'auteur.

Le "Journal de Françoise" perd, dans l'ancien directeur de la "Revue Nationale", plus qu'un collaborateur précieux, puisqu'il doit dire encore adieu à un excellent ami... Sur cette tombe à peine fermée, nous déposons l'hommage de nos regrets et de notre constant souvenir.

LE COIN DE FANCHETTE

CHERUBIN.—Prenez garde ! on n'a, parait-il, que la femme qu'on mérite :

Attends la femme pleine de douceur,
Qui convole dans l'infortune.
Chacun de nous en connait une:
Attends de l'avoir rencontrée...

comme on le chante, je ne me rappelle plus dans quelle opérette.

SALICYLATE.—Mme Lardin de Musset, sœur du poète, est morte depuis un an ou deux, déjà. Mais des personnes qui ont vécu dans l'intimité d'Alfred de Musset, il reste encore sa fidèle gouvernante, Adèle Colin. On dit que celle-ci prépare des mémoires, sur le chantre des "Nuits", tout à fait intéressants, et où il y aura beaucoup d'anecdotes, de lettres, voire même de poésies inédites. 2o Louise Michel, surnommée la Vierge Rouge, a composé, pour amuser les enfants, des historiettes, des contes et écrit maintes légendes qui indiquent que tout n'était pas sang et carnage dans le cœur et l'esprit de la grande anarchiste. On la disait infiniment charitable et très compatissante. Tant il est vrai d'affirmer qu'il y a toujours des bons côtés dans l'âme de toute créature, quelque chargée qu'une vie paraisse à ceux qui n'en voient que les dehors.

PIERPONT. — La duchesse de Montpensier surnommée la Grande Mademoiselle, à cause de sa haute taille, était la fille de Gaston de France, frère de Louis XIII. Je ne connais pas dans l'histoire, de princesse, appelée la Petite Mademoiselle, comme vous le dites dans votre lettre. Si des correspondants, mieux informés que moi, peuvent me donner quelques informations à ce sujet, je serai très heureuse de les reproduire dans un prochain numéro.

JEAN DE CANADA.—L'abondance des matières me force à remettre votre article à la fin du mois.

PAULINE STRAUSS.—On affirme qu'un des moyens pour être heureux, c'est de n'avoir guère besoin des choses matérielles. Il en résulte la faculté d'acquiérir bien des joies réelles et solides. Si cette philosophie vous est agréable, Pauline, vous pouvez l'essayer.

QUENTIN.—Mme de Lafayette, l'auteur de "La Princesse de Clèves, fut un grand maître de la langue française et pouvait aller de pair avec les plus fins esprits de son temps et du nôtre. Naturellement, l'orthographe dans laquelle les livres de Mme de Lafayette sont écrits semble un peu étrange aujourd'hui. On n'a qu'à se rappeler que ces façons de dire se sont modifiées depuis et ont suivi la réforme qui se poursuit encore, dans l'orthographe, jusque de nos jours.

STELLE.—Permettez-moi de corriger une faute de votre lettre. Cela, je crois, vous rendra service. On ne dit pas : connaître les "airs" d'une maison, mais connaître les "êtres", ou les "aîtres", ceci étant une autre orthographe du mot "êtres". 1o Vous pouvez, pour toutes informations relativement à la Société de Couture, vous adresser à Madame Thibaudeau, 82 rue Durocher.

BARBIN.— Certainement, les messieurs peuvent faire partie du pèlerinage de M. Rivet. Ils seront là pour la plus grande édification de quelques pèlerines, pour la consolation de beaucoup d'autres, et pour exciter à la contrition le plus grand nombre.

INSTITUTRICE. — Elizabeth d'Angleterre était la fille d'Anne Boleyn et de Henri VIII. C'est pour épouser Anne Bolyn que ce roi a fait le schisme, qu'il a répudié Catherine d'Aragon, sa première femme et déclaré illégitime la naissance de Marie Tudor.

MYRRHA.—Si votre dos menace de s'arrondir, il faut réagir contre cette tendance qui est bien la fin de toute élégance. Pour se guérir, il sera bon de se promener tous les jours, pendant une demi-heure, les bras croisés derrière le dos. Faites aussi de la gymnastique, cependant, je ne conseille pas le trapèze ; cet exercice me semble trop masculin.

SIMONE.—Le pèlerinage Rivet offre énormément d'avantages aux dames et aux jeunes filles surtout. Songez que vous faites ce long parcours sans avoir à vous soucier du choix et de prix des hôtels, des voitures, sans avoir même à connaître les chemins de fer, sans vous préoccuper des billets à acheter, etc. Vous n'avez qu'à vous laisser conduire tout doucement. Et de Montréal à Londres, à Paris, à Lourdes et à Liège jusqu'au retour à Montréal vous n'avez pas à vous préoccuper d'aucun des détails matériels qui font les harassêments des voyageurs surtout quand les voyageurs sont des femmes. C'est un avantage inestimable.

EUSTHERE.—Il faut oser être vous-même, ne pas vous laisser influencer par votre entourage jusqu'à renoncer à vos goûts, à vos idées, à vos opinions.—N'imitez personne, soyez vous, soyez vraie. Il n'y a pas sur le même arbre deux feuilles semblables, et dans l'espèce humaine, chacun naît avec sa marque particulière qu'il ne doit pas essayer à effacer. Et puis, nous avons tous une mission à exercer, chacun de nous a un peu de bien à faire en passant. Pour accomplir cette tâche, point n'est besoin d'ê-

tre placée au premier rang ; une blanchisseuse dans son milieu a autant d'influence morale à exercer qu'une grande dame dans ses salons. ...

PETITE MAMAN. — Il n'y a pas d'occupations vulgaires, les goûts seuls peuvent être vulgaires. Ce qui fait à mon avis la supériorité des femmes, c'est qu'avec une intelligence cultivée qui leur permet les travaux de l'esprit, elles peuvent encore vaquer aux plus humbles travaux ménagers. On a dit que la femme doit être égale à toutes les situations. N'est-ce pas aussi votre avis petite maman ??

FRANÇOISE.

Propos d'Etiquette

D.---Quel est le cérémonial d'une carte de visite ?

R.—La carte de visite d'une dame doit être gravée en caractères parfaitement unis, sans aucun ornement. Le nom doit être au milieu de la carte, et l'adresse, au bas, à gauche, Son jour de réception peut être ajouté au bas de la carte, à droite. La carte de visite d'un homme doit être mince, et parfaitement unie. Le nom peut être précédé de tel titre qu'on a droit de porter. De tous les titres, celui "d'honorable" est le seul qui ne doive jamais se mettre sur une carte.

D.---Peut-on commencer une discussion sur la musique dans un salon ?

R.— Certainement. Où voulez-vous donc qu'on cause musique ? Seulement, s'il y a des personnes qui ne peuvent prendre part à la conversation générale à cause de leur incompétence en fait de musique, la maîtresse de maison fera bien de ne pas laisser la discussion s'éterniser afin que ces personnes puissent se joindre à la conversation sur un autre sujet.

D.---Est-ce à une dame ou un monsieur à commencer une correspondance ?

R.—C'est au monsieur. Et il doit en solliciter la permission comme une faveur.

D.---Puis-je aller faire une promenade en voiture seule avec un jeune homme ?

R.—Non, si vous êtes bien élevée. Toutefois si vous n'êtes plus jeune, ou si vous êtes fiancée à ce monsieur, vous pouvez peut-être vous le permettre.

Lady ETIQUETTE.

N.B.—Les correspondants sont priés d'écrire lisiblement et de condenser leurs demandes en moins de lignes que possible.

L.-E.

CONSEILS UTILES

Régime pour engraisser

Le régime engraissant est la contre-partie du régime de l'obésité.

Il faut choisir les aliments de manière qu'ils occupent l'estomac sans le fatiguer.

Au déjeuner, un potage aux pâtes est ce qui convient le mieux.

Au lunch, on peut chaque jour, manger des œufs, puis des viandes pâtisseries comme dessert.

Le dîner doit se composer d'un bon potage de viande et poisson à volonté, de mets de riz, au macaroni ; même genre de dessert qu'au déjeuner.

Boire de la bière aux repas, si possible.

On peut aussi goûter dans l'après-midi ; je recommande les patisseries sucrées.

Alimentation des obèses

Eviter les aliments gras, les volailles grasses, les farineux, le sucre, le lait, le beurre, la bière, le champagne et les vins sucrés, l'alcool et les liqueurs.

Faire usage de pain grillé en petite quantité. Viande rouge ou blanche, poissons, excepté les poissons gras, légumes verts, fruits frais, quelquefois seulement des œufs à la coque, pas de fromages.

Pas de soupes, pas de ragoûts, ni de sauces où il rentre de la farine.

Ne pas boire au repas,si possible; mais, après, prendre un verre de vin blanc léger.

Si on ne peut se passer de boire en mangeant, faire usage d'un peu de thé chaud et léger.

Il faut avoir soin de se tenir le ventre libre.

Les personnes très obèses se trouveront bien de porter, jour et nuit, une ceinture qui contienne le ventre, en le serrant modérément.

RECETTES FACILES

Eturgeon en Boulettes

Après avoir échaudé la pièce, pour en ôter la peau, hachez-en la chair, jetez dessus, poivre, sel, persil, clou, oignons, deux jaunes d'œufs et du beurre, faites-en des boulettes que vous roulez dans la farine pour les lier, puis faites rôtir dans le beurre ; les ayant retirées, placez les dans l'eau, à moitié des boulettes, laissez-les cuire et surveillez-les pour les empêcher de tomber en charpie.

Agneau aux pois verts

Prenez un morceau d'agneau que vous couperez en pièce de quatre doigts, ajoutez-y un peu de poivre, sel et persil, avec de l'eau bouillante pour couvrir la viande : faites cuire durant une demi-heure, puis ajoutez une pinte de pois verts avec un peu de farine rôtie et laissez encore une demi-heure au feu.

Entrée au celeri

Lavez deux pieds de céleri, coupez-les par petits bâtons et faites-les cuire bien tendre dans l'eau, après quoi vous ajouterez des huîtres avec un peu de jus, assaisonnez au goût. Faites bouillir cinq ou six minutes.

Crême Velou ée

Faites dissoudre un demi paquet de gélatine, ajoutez un peu d'eau bouillante ; lorsqu'elle est un peu refroidie, mettez du sucre et fouettez-la ; prenez un peu plus d'une chopine de crême que vous fouetterez également ; ajoutez à la gélatine ; ensuite entourez un plat de gâteaux et vous jetterez votre crême dessus ; saupoudrez de sucre rose.

AVIS

A l'occasion du terme des déménagements, nous prions les abonnés qui doivent changer de domic le le 1er mai de nous envoyer leur nouvelle adresse afin d'éviter tout retard dans la livraison du journal.

PAGE DES ENFANTS

Causerie

Il me fait plaisir de vous donner aujourd'hui une seconde lettre de mademoiselle Anastasia Constantinidés, jeune fille grecque, amie elle aussi de votre page et de tous mes correspondants. Elle veut bien contribuer à l'ornementation de votre domaine par l'envoi de lettres instructives et amusantes dans le genre de celle-ci. Je lui offre en votre nom comme au mien nos chaleureux remerciements.

ATHENES, ET SES EDIFICES

Mes chers petits amis,

Dans ma dernière causerie je vous ai parlé de Constantinople, de ses harems et de ses coupoles dorées, ainsi que du Bosphore aux eaux bleues et miroitantes. Aujourd'hui je vais vous décrire certains établissements d'Athènes vers lesquels je désirerais attirer votre attention. Vous savez tous, mes chers enfants, que le mot grec "Kalos", signifie "le beau". Chez les anciens Hellènes, nos pères, Kalos était à la fois synonyme du beau et de bon car selon eux, tout ce qui était "beau" était aussi "bon". Commençons d'abord à parler de "l'Arsakeïon", nom donné à la principale école d'Athènes qui a été nommée ainsi, d'après son fondateur, Apostolis Arsakis, célèbre à la fois comme médecin et comme philanthrope. Il naquit à Epirus, une partie de la Grèce qui jusqu'aujourd'hui n'a pu se soustraire à la domination turque. En l'an 1886, l'Arsakeïon célébra la 50ième année de sa fondation. Ce fut pour tous les Grecs et pour les Atheniens surtout, une fête digne de notre important petit pays. Durant ce demi-siècle, plus de 200 jeunes grecques, appartenant à toutes les classes de la société, ont reçu des diplômes qui leur permet d'enseigner et de propager l'instruction de notre belle langue, dans toutes les villes et villages de la Grèce ainsi qu'en Orient. Comme il n'existe pas de montagne sans vallée, de même, en Grèce, il ne peut exister de villages sans école. Ainsi notre pays fait-il les plus grands sacrifices pour fonder des écoles partout. Je dis des sacrifices, car vous savez, mes chers enfants, dans quel état de pauvreté la Grèce s'est trouvée après quatre siècles de privations et de souffrances qu'elle subit avant de regagner son indépendance et de se soustraire à la domination turque. Ce fut à peu près vers ce temps qu'apparut Kokonis, célèbre pédagogue, dont vous avez peut-être entendu parler. Il était d'avis que pour améliorer l'état du pays et le faire regagner la civilisation dont il jouissait jadis, à une époque où tous les autres pays étaient encore plongés dans l'ignorance, il fallait surtout, et d'une manière toute spéciale, s'occuper de l'éducation de la femme.— "La femme", disait-il, "pour être digne de bien élever ses enfants doit tout d'abord avoir elle-même reçue l'éducation qu'elle doit plus tard leur transmettre". Afin de pouvoir suivre le conseil de Kokonis on eut recours à une souscription. L'amour des Grecs pour l'instruction se montra dans toute son étendue. La nouvelle fut reçue avec joie partout—: Au palais, et chez le riche ainsi que dans la cellule du moine et la cabane du paysan. Tous donnèrent, chacun selon ses moyens. En 1837 on avait déjà accumulé un petit capital de 5000 drachmes. (Un drachme vaut à peu près 0 fr. 96 c). soit 19 cents de notre monnaie. Pendant les trois premières années on loua une maison laquelle dut être agrandie chaque année à cause du nombre croissant des élèves. A la fin de cette époque il n'y avait point à Athènes d'édifice assez grand pour contenir le nombre d'aspirants. C'est alors que l'on pensa à bâtir l'Arsakeïon et qu'Apostolis Arsakis, offrit 250,000 drachmes pour la construction du bâtiment et déposa à la banque nationale d'Athènes 200,000 drachmes pour maintenir les dépenses annuelles. Plusieurs autres Grecs et philhillènes ont voulu aider à enrichir l'Arsakeïon. Leurs noms se trouvent inscrits sur des colonnes de marbre à l'entrée de l'établissement. On peut lire les noms de Hélène Tositza de Pana, et du duc de Montpensier.

Maintenant, je vais vous dire quelques mots sur l'Ergastérion, un établissement fondé par notre reine Olga, en 1872. L'Ergastérion (ainsi nommé d'après le mot grec "Ergos" qui veut dire ouvrage), est une grande bâtisse en marbre, située dans un des plus jolis endroits d'Athènes. On y confectionne les plus belles broderies, les ouvrages de fantaisie les plus exquis, et des tapis dont les nuances et les modèles variés surpassent ceux de l'Amérique. Plus de 400 femmes sont employées à tisser les soies les plus fines, dont la beauté et l'harmonie des couleurs leur prêtent un caractère tout à fait original. Quelques-unes de ces soies sont entremêlées de fils d'or. Tout est fait à la main ce qui les rend très durables. Les tapis que produit l'Ergasterion sont aussi très solides et durent plusieurs générations. A Pâques on les lave dans la rivière, opération qui ne produit point d'effet fâcheux sur leurs couleurs qui semblent plus belles qu'auparavant. L'Ergastirion fait aussi des broderies très artistiques, dont les modèles sont empruntés à ces riches broderies en or telles que l'on fait à Eubée et dans certaines îles de la mer Egée. Je terminerai ma causerie en vous parlant de l'hôpital Evangelismos fondé en 1881, et également sous la protection de notre reine. Pour faire construire l'Evangelismos on eut de nouveau recours à une souscription. Tout le monde y contribua généreusement : Les Grecs d'Athènes, ceux demeurant à l'étranger ainsi que plusieurs philhéllènes anglais et russes. L'Evangelismos, par rapport à sa situation, est un des meilleurs hôpitaux du monde entier. Il est construit sur une hauteur jouissant d'un panorama splendide d'où l'on peut voir Agios Georgios. Une brise légère qui vient des montagnes lui donne de la fraîcheur même pendant les grandes châleurs. Ce sont ces brises qui rendent la ville d'Athènes si saine et exempte de maladies contagieuses. C'est pour cette raison aussi que les Anglais et les Américains ont choisi cet endroit pour y ériger leur école d'archéologie. L'intérêt que la reine Olga prend et montre aux malades est digne d'une mention toute particulière. Elle passe des matinées entières au chevet de ces pauvres êtres souffrants, les console, les aide à supporter leurs maux avec patience et trouve une bonne parole pour chacun. Bien souvent elle leur apporte ou leur envoie quelques petites friandises ;

PAGE DES ENFANTS

elle visite aussi les pauvres de la ville, incognito. Dans ma prochaine missive je me réserve le plaisir de vous parler de la belle île de Naxos qui fait partie des Cyclades et où j'ai passé trois années que je compte parmi les plus belles de ma vie.

Anastasia KONSTANTINIDES
Athènes, Mars 1905.

Jeux de Société

Le Colin-Maillard par les Ombres

On étend une toile sur un paravent et l'on place le Colin-Maillard devant et le visage tourné vers la toile. Il lui est défendu de se retourner. On éteint toutes les lumières après avoir placé derrière lui une bougie allumée.

Les personnes de la société défilent derrière Colin-Maillard en faisant toutes sortes de gestes et de signes qui se reproduisent sur la toile.

Colin-Maillard doit reconnaître les personnes d'après les silhouettes, et chaque personne qu'il reconnaît est obligée de donner un gage.

Réponses à Jeux d'Esprit

GEOGRAPHIE.

Nommez les principales villes de la Nouvelle-Ecosse et de l'Ile du Prince-Edouard, et ce qu'on entend par "provinces maritimes", où commencent-t-elles et où se terminent-elles ?

R.—Les principales villes de la Nouvelle-Ecosse sont:

Digby, Kentville, Annapolis, Windsor, Amherst, Yarmouth, Shelburne, Liverpool, Lunenberg, Halifax, Guysborough, Antigonish, Pictou, Truro.

Celles du Prince-Edouard:

Georgetown, Summerside, Charlottetown.

Les provinces maritimes sont les provinces les plus rapprochées de la mer ; elles s'étendent depuis Québec jusqu'à l'Atlantique. Ce sont : Nouvelle-Ecosse, Nouveau-Brunswick, Ile du Prince-Edouard.

Ont bien répondu : Hilaire Pelletier, Montréal ; Marie-Antoinette Gosselin, Chicoutimi.

"Ecole Garneau".—Cécile Dubé, Roger Dorval, Athanase Juneau, Rhéa LeBlanc, Alice Dumais, Amanda St-George, Yvonna Landreville, Dona Landreville, Abdon Côté, Rosario Barrette, Armand Laverdure, Léon Mackay, Arthur Landry, Ubalde Séguin, Emile Désislets, Laurenza Delorme, Maria Mathieu, Marie-Jeanne Scantland, Louis-Philippe Bélanger, Eric Roy, Arthur St-George, Alfred Moreau, Wilfrid Foisy, Edouard Faulkner, Juliette Pelletier, Dora Joinette, Laurenza Lajoie, Charles Peachy.

HISTOIRE DU CANADA.

Racontez en deux ou trois lignes ce qui rendit célèbre madame Drucourt. ?

R.—Madame Drucourt, femme du gouverneur de Louisbourg, se rendit célèbre par l'acte de bravoure qu'elle accomplit en allant tous les jours sur les remparts de cette ville entretenir le feu aux pièces de canon des batteries les plus exposées.

Ont répondu:

Marie Antoinette Gosselin, Chicoutimi.

"Ecole Garneau".—Cécile Dubé, Roger Dorval, Yvonna Landreville, Dona Landreville, Abdon Côté, Rosario Barrette, Armand Laverdure, Léon Mackay, Arthur Landry, Ubalde Séguin, Emile Désilets, Laurenza Delorme, Maria Mathieu, Marie-Jeanne Scantland, Louis-Philippe Bélanger, Eric Roy, Arthur St-George, Alfred Moreau, Wilfrid Foisy, Edouard Faulkner, Juliette Pelletier, Dora Joinette, Laurenza Lajoie, Charles Peachy.

Jeux d'Esprit

GEOGRAPHIE

Principales villes, quelques-unes seulement, du Nouveau-Brunswick, d'Ontario et de Québec.

PROVERBE

Donnez en quelques mots l'explications des proverbes suivants:

Chatte échaudée craint l'eau froide.

A trompeur, trompeur et demi.

Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son.

A bon entendeur, salut.

Les salons de modes, Mille-Fleurs 1554, rue Ste-Catherine, sont des rendez-vous d'élégance et de beauté.



PREMIERE PARTIE

III

(Suite)

Alors, délivrée de ce souci, la mère Orvanne, avec son entêtement d'Auvergnate, fut hantée par une idée fixe : savoir du jeune homme s'il n'avait pas laissé son cœur dans la capitale, à une de ces Parisiennes qu'elle exécrait sans trop savoir pourquoi ; puis, qu'il y eût affirmative ou négative, lui montrer, coûte que coûte, la femme choisie par elle. La présentation faite, on pourrait, ensuite, attendre un an, même plus, pour le mariage. L'important était de ne pas laisser échapper un parti superbe.

Le dimanche suivant, après la messe qui avait retenu Jacques au village, elle le questionna Les réponses de son fils, nettes, précises, ne lui laissèrent aucun doute. Pauvre, il n'avait pu s'amuser ; désireux de se faire au plus tôt une position, il avait donné son amour à l'étude, soutenu dans ses privations dans son travail, par l'espoir du requitté le pays :—des coureurs, ces semaines ou un mois de courses au grand air, et sa santé étant solide, il pourrait commencer à se former une clientèle parmi les villageois du bourg et des environs. Plus tard, oh ! bien plus tard, quand il aurait quelques ressources, il louerait une des maisons bâties vers la grand' route, entre cour et jardin. Son père, alors, se reposerait ; sa mère tiendrait le ménage ; lui,, pendant ses loisirs, écrirait des ouvrages scientifiques. Ce serait une vie calme, bien laborieuse ; bref, une vie de délices...

Radieuse, la mère Orvanne avait écouté sans mot dire. Mais Jacques gardant le silence, comme perdu dans ses rêves d'avenir, elle remarqua d'un air rusé :

—Le chalet des Saules te conviendrait joliment !

Il sourit.

—Trop beau ! Trop cher !

—Trop beau ? Trop cher ? Il y a des manières pour arranger les choses. Les Dourif en sont propriétaires depuis que les Parisiens ont quitté la pays :—des coureurs, ces Parisieones-là !—Or, les Dourif sont très accommodants ; de plus, ils nous aiment beaucoup, toi surtout, Jacques.

—Ils me connaissent à peine.

Elle se récria :

—Ils te connaissent à peine ? Des gens qui t'ont vu tout petit ! Des gens chez lesquels tu t'es amusé nonantes fois pendant tes vacances de collège ! Tu perds donc la mémoire ?

D'un ton à la fois persuasif et sans réplique, elle conclut :

—Ils savent ton retour, et sont un brin fâchés que tu ne sois pas déjà descendu jusqu'au moulin. Nous irons cet après-midi.

L'après-midi, en effet, ils prirent tous trois le chemin de Durtol où demeuraient les Dourif. Le père Orvanne, vêtu de ses habits du dimanche : pantalon et veste de bure piquée de boutons de cuivre, chapeau de feutre orné du velours traditionnel, gros sabots bien blancs. La mère Orvanne, pimpante dans sa robe de "droguet" bleu, sur laquelle s'étalait son tablier de noce en soie marron, un fichu jaune à franges, rentré dans la bavette, son plus fin bonnet tuyauté, entouré d'un large ruban mauve formant "papillon". Jacques, avec un " complet " à vingt-neuf francs de la Belle Jardinière, qu'il avait préféré à la redingote noire si désirée par sa mère pour cette visite de cérémonie.

Ils suivaient, sans causer, un sentier à travers bois. Le paysan fumait sa courte pipe en merisier noirci. Le jeune homme regardait la variété des teintes dont l'automne paraît le feuillage : rouge vif, jadne d'or, vert sombre : une vraie palette, d'où la brise détachait tantôt une couleur, tantôt une autre qui allaient former une mosaïque sur la mousse veloutée. La mère Orvanne, elle, insensible aux beautés de la nature, guettait une éclaircie lui permettant de dire un peu ce dont son cœur était plein.

—Vois, Jacques, s'écria-t-elle enfin, droit devant-toi, entre un bouquet d'arbres et une grande prairie, c'est le moulin aux Dourif.

—Cette belle maison en briques et pierres blanches ?

La paysanne eut un sourire d'orgueil.

—Oui, c'est quasiment un château. Ils ont construit ça, l'année dernière, avec toutes les mécaniques nouvelles, pour recevoir leur fille à sa sortie de pension.

Indifférent, Jacques répéta :

—Leur fille ?

—Où as-tu donc la tête ? La petite Francine nous accueillait si gentiment quand nous allions au vieux moulin ! C'est, maintenant, une demoiselle. Elle a été élevée au couvent ; elle sait des tas de choses, absolument comme une Parisienne.

Mécontent, Jacques se tourna vers sa mère.

—Pourquoi ne m'as-tu pas dit tout cela avant de partir. ?

—Parce que tu ne serais pas venu ; or, nous tenons, ton père et moi, à garder de bonnes relations avec les Dourif. Pas vrai, Jérôme ?

—Oui, fit le paysan ; puis, mon gars, Francine est un beau brin de fille et le plus riche parti des environs.

—Oh ! ceci m'est égal. Je ne cherche ni un beau brin de fille, ni un riche parti. Je cherche seulement tranquillité et travail.

—On pourrait tout réunir, et le chalet des Saules entrerait dans la dot de Francine. Elle est fille unique, la petiote ; les Dourif ne tiennent pas à l'argent pour leur gendre, donc...

La mère Orvanne s'interrompit, car Jacques, ce très doux qui faisait toutes ses volontés, venait de s'arrêter brusquement sur la lisière du bois.

—Ecoutez, dit-il d'un ton ferme, vous désirez que j'aille chez les Dourif... Je viens... d'abord parce que ce

sont vos amis ; ensuite, parce qu'un médecin doit voir indistinctement tout le monde. Mais, si cette visite a un but caché, si elle est une espèce de présentation, d'entrevue, une ébauche de projet d'avenir combiné entre vous, je préfère retourner sur mes pas.

Saisie, d'abord, la paysanne reprit vite son assurance.

—Dès qu'il y a garçon et fille ensemble, c'est toujours une entrevue, mon fieu, et ça ne veut pas dire que le mariage soit au bout. La Francine a déjà reçu des tas de demandes elle se montre difficile comme une princesse.

—Oh ! alors...

—Alors, suis-nous, au lieu de rester planté sous ce chêne. On ne marie pas les gens de force, et tu sais bien qu'il y a des accordailles avant la noce.

A la tombée de la nuit seulement on revint de Durtol, Jacques, silencieux, selon son habitude ; le père Orvanne, un peu excité par le vin blanc du meunier ; sa femme, exubérante, grisée par les compliments des Dourif et les amabilités de Francine, furieuse aussi contre son fils qui contemplait rêveusement le paysage à la clarté de la lune, au lieu de donner son appréciation sur cette mémorable visite.

Incapable de se contenir plus longtemps, à moitié route elle demanda ;

—Comment trouves-tu le moulin ?

—Superbe.

—La maison ?

—Très riche, trop riche. Il y a moins de dorure chez le docteur Roscob et la baronne Heurtel.

—Dame ! ce sont les gens les plus huppés du pays maintenant. Ils occupent le banc des anciens seigneurs de Durtol, à l'église. Et la Francine, est-elle assez avenante et gentille ? Une vraie marquise !

Un sourire entr'ouvrit les lèvres du jeune homme.

—Je ne me représente pas une marquise comme Mlle Dourif.

—La ville t'as gâté avec ses enjôleuses de femmes ! s'écria la paysanne. Francine vaut toutes les Parisiennes que tu as rencontrées sur ton chemin. Elle est aimable, bonne ménagère, élégante...

Elle parla longtemps encore, mais Jacques n'écoutait plus. Que lui importaient les Dourif, leur fille, leur moulin, leur fortune, à lui qui ne pensait ni au mariage, ni à l'argent ? Oublieux de l'avenir, tout à l'heure présente, il voulait jouir du calme de cette nuit admirablement belle, aspirer la senteur humide des bois, écouter le frissonnement des feuilles sous la caresse de la brise, le cri des grillons blottis dans les touffes d'herbes, regarder la plaine toute baignée de clarté,—une vraie nappe d'argent !— la ligne des montagnes, très noire, sur le ciel bleu criblé d'étoiles ; et, un sourire aux lèvres, de la joie plein le cœur, il se sentait heureux d'être là...chez lui... enfin !...

La voix plus forte de la mère Orvanne interrompit cette jouissance exquise :

—Nous voilà arrivés, disait la paysanne d'un accent bourru, en ouvrant la porte de la chaumière. Vrai, c'est pas agréable de se promener avec un silencieux comme toi.

Jacques l'attira à lui, et murmura entre deux baisers .

—Ne gronde pas, maman ; mon silence est une "griserie". Je suis grisé de bonheur.

IV

Paris, le ...... 18...

"Mon cher paresseux,

"L'unique lettre que vous m'avez écrite depuis votre départ est un hosanna si joyeux, de la première ligne à la dernière, que ma plume a de "légers" remords en venant interrompre un tel chant d'allégresse, un "far niente" si doux.

"Je souligne le mot "légers", car les remords ne peuvent être "sérieux" lorsque l'on agit pour le bien de quelqu'un, ainsi que le fait en ce moment votre vieille et fidèle amie.

"Ne soupirez pas, Jacques, ne prenez pas votre mine des mauvais jours ; surtout, ne regardez pas "trop" vos montagnes, vos sapinières, vos vallées, vos sources d'eaux vives, votre Orcines et son joli clocher. S'il était permis de haïr, je haïrais tout cela : ce sont mes rivaux dangereux. Mais,—ô contradiction du cœur humain ! —des rivaux que j'aime, malgré tout, parce qu'ils vous ont guéri. Etant guéri, vous serez plus raisonnable, je l'espère ; et, votre soif des montagnes, de la solitude, fera place à la soif des ambitions légitimes que doit avoir un homme de votre trempe.

"Inutile d'insister, de me répéter. Dans notre dernière causerie, ne vous ai-je pas dit ma pensée tout entière ? Ces lignes sont une simple ressouvenance que "chose promise est chose due". Or, vous avez "promis" d'arriver à mon premier appel. Arrivez, Jacques !... Suzan est auprès de moi depuis trois semaines. Déjà, mes vieux amis, y compris Roscob, lui ont offert plusieurs fois leur cœur et leur main. Je pense, malignement, que vous ne tarderez pas à vous joindre à eux, quand vous connaîtrez cette ensorcelante fillette.

"J'ai hâte de vous présenter l'un à l'autre, d'autant plus hâte que Suzan parait fort déçue de l'absence de ce "Monsieur Jacques", dont elle entend constamment parler avec un mélange d'affection et d'estime ; d'autant plus hâte encore que les météorologistes nous annoncent un hiver précoce et rude. Si vous étiez claquemuré subitement, des mois entiers, par la neige, vous seriez ravi, terrible enfant ; moi, je vous l'avoue, je serais désolée. A un certain âge, quand les éclosions ne sont pas rapides, on risque fort de ne pas les voir. L'amour est une fleur de tout pays, de tout climat, pressons un peu l'éclosion de ses pétales. Quelle fleur exquise, mon cher Jacques ! Venez vite la cueillir.

"Bien à vous.

J. HEURTEL".

Jacques partait pour sa promenade habituelle quand, à la sortie du village, le facteur lui remit cette lettre. Lentement, il la lut deux fois dans la lande qu'il suivait pour gagner la montagne, ; arrivé au but de son excursion, plus lente-

ment encore il la relut ; puis, ses doigts nerveux la déchirèrent en fins morceaux qui, après avoir tourbillonné comme des papillons fous, disparurent aux quatre coins du ciel.

—Les rêves de la baronne Heurtel devraient s'envoler ainsi ! murmura le jeune homme, en passant la main sur son front d'un geste fatigué. Ai-je été idiot de m'engager par une promesse ! Idiot ? Non. Comment résister au désir de ma vieille amie, sans me montrer d'une ingratitude révoltante ? Hélas! Il faut partir, partir très vite... C'est une absence de huit jours. Pourquoi m'attrister, gémir ? Allons, debout, la marche me distraira.

Et, quittant avec un soupir de regret le rocher qui lui servait d'abri, Jacques descendit la montagne.

"La marche" ne donna pas au jeune homme la "distraction" souhaitée. Pourtant, il suivait des chemins ravissants, semés de tous les imprévus aimés par sa nature rêveuse : sous-bois mystérieux, sombres comme un sanctuaire ; plaines inondées de clarté, vallées enserrées par des collines aux flancs arides, éboulements de roches volcaniques. Avec cela, un air vif, un ciel bleu, quelques chants d'oiseaux, —les derniers !—quelques fleurs, —les dernières !—et le bavardage ininterrompu d'un ruisselet qui, parti de la montagne, courait gaiement vers la ville à travers tous les obstacles.

Sans la lettre de la baronne Heurtel, Jacques eût flâné un peu partout, selon son habitude. Mais il lui semblait entendre, sur son passage, les arbres, les rochers, les oiseaux, les fleurs murmurer le nom de "Paris" ; puis, plus bas encore, un autre nom, troublant comme l'inconnu, comme le danger : "Suzan !"

Et il allait, il allait toujours, énervé de cette obsession, inquiet aussi, à mesure que l'heure du retour approchait, de la façon dont son père et sa mère,—sa mère surtout,—accueilleraient la nouvelle de ce départ subit, départ dont il ne voulait pas révéler la cause.

Quand il arriva chez lui, grisé d'air, fatigué de corps et d'esprit, la nuit était venue depuis longtemps. Le paysan et sa femme, las d'attendre, avaient mangé leur soupe : une grosse soupe aux choux, épaisse comme du mortier. Maintenant, accoudés sur la table de sapin, qu'éclairait un "chaleux" suspendu à une des poutrelles du plafond, ils maugréaient à tour de rôle contre "le petit" qui s'attardait plus que de raison dans les chemins solitaires.

—Y n'a jamais été comme les autres, et y ne sera jamais comme les autres, disait le père Orvanne d'un air entendu. Que ce soit un savant, je le veux bien ; mais c'est surtout un "rêveu". Un médecin rêveu, ça ne gagne pas d'argent. Jacques ne deviendra pas riche, et y se tuera quelque jour dans les sentes défoncées ou en dévalant d'une montagne.

—La Francine le fera rentrer tôt, mon homme, et elle le rendra fortuné. Pourvu qu'y soit pas malade, qu'y se casse rien d'ici son mariage ! Une fille si adroite à tout! si avenante ! Un garçon si instruit, qu'il en remontrerait à notre curé ! Quels "assortis" à eux deux ! Mais y vient toujours pas.

—Y se sera endormi dans un creux de roche.

—Oublié à causer avec des bergers.

—En hiver, la tourmente, la pluie le forceront bien à demeurer près de nous.

(A suivre.)



Avez-vous un bébé ?

Sirop du Dr Coderre

POUR LES ENFANTS

Le plus sûr et le meilleur Sirop Calmant

pour les divers maux de l'Enfance, pour adoucir les gencives et aider la dentition, pour la Diarrhée et la Dyssenterie provenant de la même cause ; pour soulager les Coliques et régler les intestins. Pour calmer les souffrances et amener un sommeil paisible au petit souffrant, il est sans égal.

IL ADOUCIT LES SOUFFRANCES DE L'ENFANCE;

IL EST LE REPOS DES MERES FATIGUÉES.

IL EPARGNE DE PRECIEUSES EXISTENCES

Prix 25 cents. **A vendre partout**

STANTON'S PAIN RELIEF

Pour usage interne et externe

UN REMEDE DE FAMILLE PROMPT et SUR

STANTON'S PAIN RELIEF est sans contredit le remède du jour. Il devrait avoir sa place dans toutes les maisons. Les individus et les familles en voyage devraient toujours en avoir.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède interne pour les Coliques, la Diarrhée, les Crampes d'Estomac, la Flatuosité et l'Indigestion, agit promptement, en soulageant immédiatement le patient.

COMME GARGARISME pour le Mal de Gorge il n'a pas d'égal.

STANTON'S PAIN RELIEF comme remède externe pour les Entorses, les Crampes dans les membres, le Lumbago, le mal de Dos, les Douleurs de Poitrine et des Côtés, le Mal de Dents. Son action est prompte et agréable, donnant de l'aise et du bien-être, sans causer aucune irritation.

STANTON'S PAIN RELIEF.—Aucun Voyageur, aucun Touriste dans les campagnes ne devraient se trouver sans une bouteille de ce remède de sous la main en cas de besoin

A VENDRE PARTOUT. PRIX 25c.

..LES VERS..

Les Pastilles du Dr Coderre pour Les Vers sont le remède en usage le plus agréable et le plus logique pour les vers. Ces Pastilles chassent radicalement les Vers sans causer aucun préjudice ni pendant ni après.

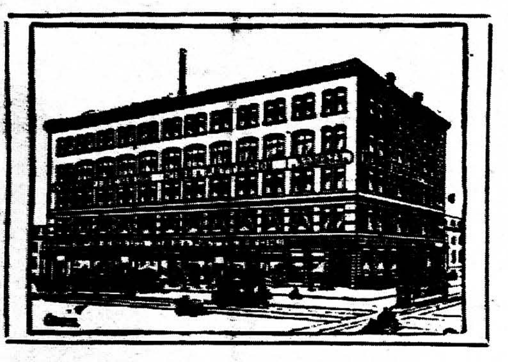
Ce remède à la forme d'une TRES PETITE PASTILLE DE CHOCOLAT, étant considérée comme la forme la meilleure et la plus simple pour l'usage des enfants ; étant petite on l'administre facilement, agréable à l'œil et bonne au goût. Au cas où les enfants refuseraient d'avaler les pastilles, écrasez-les et faites-les prendre en poudre. Les instructions complètes pour enfants et adultes sont contenues avec chaque paquet.

DEMANDEZ LES PASTILLES DU DR. CODERRE POUR LES VERS

Assurez-vous que ce sont les véritables, chaque paquet porte sa signature et son portrait.

Prix, 25c. la boîte, ou par la malle sur réception du montant.

THE WINGATE CHEMICAL CO., LTD, Montréal, Can



Le Temps est arrive

de penser à vos achats de

MEUBLES, etc.

Une visite à nos grands magasins vous convaincra certainement que nous avons le plus beau choix de

Meubles, Lits en Fer et en Cuivre, Literie,

Tapis Turcs, Rideaux, etc.,

et que tout en vous offrant les dernières nouveautés, nous maintenons les prix au plus bas.

Renaud, King & Patterson

COIN STE-CATHERINE ET GUY

COALTAR SAPONINE

Désinfectant Cicatrisant

ADMIS DANS LES HOPITAUX DE PARIS

Tres efficace contre les

PLAIES, CANCERS, ANGINES, SUPPURATION, ETC., ETC.

Ses qualités assainissantes et toniques le rendent incomporable pour

L'hygiene de la famille

Lotions, lavage des nourrissons, soins de la bouche qu'il purifie des cheveux qu'il débarosse des pillicules, etc.

Le meilleur antiseptique pour l'entretien des dents, des gencives et des muqueuses.

Se méfier des Contrefacon.

XI Pélerinage a Lourdes

(FRANCE)

Depart le 3 Juin 1905

. . ITINERAIRE . . .

Liverpool, Londres, Rouen, Paris, LOURDES

Prix de Passage, toutes dépenses payés, $275.

Un itinéraire est aussi préparé pour les pèlerins qui se rendront à Rome. — Billets de assage par toutes les lignes de Steamers. S'adresser à

M. L. J. Rivet, 140 St-Denis, Montreal

pour tous renseignements, programmes, etc.